

Berthie Albrecht

1893-1943

Héroïne de la Résistance



Dessiné par Pierrette Lambert

Gravé en taille-douce
par Georges Bétemps

Format horizontal 36 × 22
(dentelé 13)

50 timbres à la feuille

Vente anticipée le 5 novembre 1983
à Marseille (Bouches-du-Rhône)

Vente générale le 7 novembre 1983

Berthie Albrecht a vu le jour à Marseille, en 1893, au sein d'une famille protestante de grande bourgeoisie. Enfant heureuse et vive, elle manifeste très vite un sens aigu de justice et de dévouement. Mariée à un banquier, elle a deux enfants et vit en Hollande puis en Angleterre où elle mène une existence comblée. Mais sa recherche de l'absolu et sa soif de générosité qui étaient les traits essentiels de son caractère la rendent sensible à la misère des autres, aux difficultés et à l'injustice des conditions humaines.

Déjà, en 1930, elle milite à Londres en faveur de la libération de la femme. Revenue à Paris pour que ses enfants reçoivent une éducation française, elle continue la lutte pour l'évolution féminine, organise l'hébergement des juifs expulsés d'Allemagne et part en URSS pour étudier les problèmes concernant la femme et l'enfant. A son retour, elle décide de se consacrer à la défense du monde ouvrier et, à 40 ans, suit les cours de l'École de Surintendantes d'usine. Après un court passage aux

usines B.B.T. (appareils d'optique pour la marine), elle trouve un emploi de surintendante aux usines Fulmen de Clichy. Elle s'y fait remarquer par l'ardeur avec laquelle elle défend les intérêts des ouvriers.

L'Armistice de 1940 l'amène à se replier en zone sud. Dès le début de l'occupation, elle organise un réseau d'évasion des prisonniers de guerre à travers la ligne de démarcation. Elle rédige et dactylographie des tracts anti-allemands, participe à des collectes de fonds et prend, avec Henri Frenay, une part active à la rédaction et la diffusion de "Petites Ailes", puis "Vérité" et enfin "Combat".

En mai 1942 elle est arrêtée par la police de Vichy. Soumise au régime de "l'internement administratif", elle réclame avec véhémence le statut de "prisonnière politique". Nul ne l'écoute. Pour se faire entendre, elle entame une grève de la faim. Les autorités cèdent. Au mois d'octobre, un tribunal la condamne à six mois de prison. Le

soir de Noël 1942, un commando de camarades de "Combat" organise son évasion. Elle reprend la lutte.

Trahie pour la seconde fois, la Gestapo l'arrête à Mâcon et l'incarcère à Fresnes. Ce sera le silence. Comment est-elle morte? A-t-elle été décapitée? S'est-elle pendue dans sa cellule? On l'ignore. On sait seulement qu'elle supporta avec un admirable courage les sévices qui lui furent infligés. Après la libération, son corps mutilé fut retrouvé dans le jardin potager de Fresnes.

Berthie Albrecht, Compagnon de la Libération à titre posthume, repose dans la crypte du Mont-Valérien. Trois semaines avant sa mort, dans la dernière lettre adressée à son mari, elle tire elle-même la leçon de sa vie : "Mourir n'est pas grave, le tout c'est de vivre conformément à l'honneur et à l'idéal qu'on se fait".